





## **AUTOPSIE POUR UNE VENGEANCE**



JEAN MIGNOT

**AUTOPSIE POUR UNE  
VENGEANCE**

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)  
ISBN : 979-10-227-5892-5

© Jean Mignot, 2016

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu  
de ce livre.

## **CHAPITRE 1**

Elle gisait sur le lit. Sur le dos. Elle semblait dormir.

Il s'approcha doucement d'elle, presque'en comptant ses pas. Soudain il ressentit la conviction que c'était le moment d'accomplir sa mission.

C'est alors qu'il se déchaîna avec une férocité qu'il était maintenant incapable de contenir. Pour réaliser son plan diabolique, il fallait qu'il la tue presque rituellement et, en tout cas, méthodiquement.

Il porta le premier coup dans le flanc droit, juste sous la dernière côte. Elle n'ouvrit même pas les yeux. Il s'était pourtant préparé à saisir l'oreiller pour le plaquer sur son visage et ne pas voir son regard avant la mise à mort. Il pensa qu'elle avait dû forcer sur la dose de somnifère mais considéra qu'il devait accélérer la poursuite de sa mission.

Il frappa alors aux endroits qu'il avait décidé jusqu'à la tuer par un coup au niveau cœur. Il y avait dans ce geste une violence dont il ne s'imaginait pas capable. Elle était certainement morte.

Soudain, la paupière droite de sa victime s'ouvrit mue par un réflexe post-mortem. L'œil était grand ouvert, ce regard vide était insoutenable. Il faillit s'enfuir mais une force le retenait. Elle lui dictait de parachever son acte. Alors, dans un dernier geste, il planta brutalement la lame dans l'œil. Le sang avait déjà souillé très vite la jolie chemise de nuit de soie puis ce fut rapidement toute la literie.

Tout à coup, il crut entendre des pas dans l'escalier. Il se précipita derrière l'épais rideau. Ce ne fut que lorsqu'il eût la certitude de pouvoir quitter la maison sans être surpris qu'il dévala les marches.



## **CHAPITRE 2 :**

*Novembre 1993*

Soudain, réveillé par on ne sait quel mystère, l'huissier audiencier qui somnolait devant la porte de la salle de délibéré se dressa brusquement : « Messieurs, la COUR » hurla-t-il en accompagnant son propos du geste quasi liturgique par lequel il invitait l'assistance à se lever.

Toisant la foule du haut de leur importance, les douze membres de la Cour gagnèrent pompeusement leurs places respectives et, ce beau monde s'asseyant, Monsieur le président Chaussard invita l'assistance à en faire autant, à l'exception de Gérard Cordier tenu de rester debout pour la lecture du verdict.

Le président Chaussard emphatique :

– À l'ensemble des questions posées sur la – culpabilité et les circonstances atténuantes la réponse est OUI.

En répression la Cour vous condamne, Gérard Cordier, à la peine de la réclusion criminelle à perpétuité. Gardes, reconduisez le condamné à la maison d'arrêt !

\* \* \*

Il ne s'attendait pas à un tel verdict et, même s'il échappait à la peine de mort, il regrettait ses dénégations absurdes. Elles se heurtaient à l'évidence.

Peut-être aurait-il pu mieux « s'en sortir » en écoutant son avocat et en avouant.

Plutôt que de tenter d'apitoyer la Cour et les Jurés sur un homme honteusement trompé en proie à une fureur aussi soudaine que justifiée, Gérard n'avait fait qu'indisposer son auditoire.

D'ailleurs, n'avait-il pas été condamné à la peine demandée par l'avocat général !

Pourtant le jeune avocat qui avait été commis d'office pour le défendre n'avait pas manqué de lui faire comprendre que son intérêt était de tout avouer. Au lieu de cela il s'était enfermé dans ses dénégations qui, maintenant, lui paraissaient stupides.

Maintenant il était trop tard. Un pourvoi en cassation n'avait aucune chance de succès. (*NLDA : À l'époque l'appel n'était pas possible*)

Outre le poids de la condamnation qui le frappait, Gérard se sentait coupable d'une véritable trahison envers son défenseur qui avait fini par croire en son innocence et s'était démené pour le faire acquitter.

Maître de Ballencourt avait pourtant travaillé dur pendant ces longs mois d'instruction ainsi que durant les deux journées consacrées à l'audience. Il faudrait qu'il lui avoue un jour la vérité. Peut-être y trouverait-il un certain soulagement face à ce qu'il devait considérer comme un échec professionnel !

Il paraît que c'est une récompense pour les avocats stagiaires que d'avoir l'honneur de plaider aux Assises, même à l'époque où les commissions d'offices ne faisaient l'objet d'aucune rémunération.

Gérard se disait qu'il faudrait témoigner sa reconnaissance à son défenseur. Il trouverait bien le moyen de le faire, même si cela devait n'être que symbolique.

### **CHAPITRE 3 :**

*Mars 2013*

Le comportement du nommé Gérard Cordier était bien noté par l'administration pénitentiaire. Il s'était même fait remarquer à Clairvaux. À l'occasion d'une rébellion sanglante à laquelle il avait refusé de participer, il avait été choisi comme médiateur pour y mettre fin.

Pourtant, les événements qui avaient suivi l'assassinat de sa femme avaient été particulièrement éprouvants et, du premier jour de son incarcération jusqu'à celui où il s'entendit condamner à perpétuité, il n'avait fait que subir.

Il avait subi les assauts de la police voulant lui extorquer des aveux. Il avait subi les effets d'une première nuit de prisonnier et la vie en maison d'arrêt.

Il avait encore subi l'agressivité de Monsieur Palautre, le juge d'instruction, surnommé « le shérif » aussi bien par les délinquants qui se suivaient dans son cabinet que par les avocats.

Pour essayer d'obtenir des aveux, Monsieur Palautre avait mis en œuvre sa stratégie habituelle, digne d'une recette de cuisine :

Pendant les interrogatoires : faites d'abord monter la température progressivement par un mécontentement bien senti, suivi d'une colère allant crescendo. Puis laissez refroidir en maniant la bonhomie, voire l'humour. Enfin, faire réchauffer au feu vif de l'emportement et des menaces. Dressez le tout sur un procès-verbal bien épicé.

Entre les interrogatoires : laisser macérer de longs mois à la fraîcheur des murs épais de la prison et sans jamais soulever le couvercle.

Gérard Cordier avait été soumis à cette recette mais il avait résisté.

Le président Chaussard avait pris le relais de Monsieur Palautre, le temps de l'audience, pour, à son tour, mettre Gérard à l'épreuve. Il ne pouvait admettre que celui-ci continue à nier l'évidence. Il supportait toujours fort mal qu'un accusé ose se prétendre innocent !

C'est donc un homme exténué, amaigri et affaibli par ces épreuves qui avait quitté la maison d'arrêt de Versailles pour être incarcéré en prison centrale.

Si, chez beaucoup de condamnés, la vie carcérale broyait le corps et l'esprit avec une cruauté implacable, Gérard avait voulu lutter contre ce que certains détenus considéraient comme une destinée inéluctable.

C'est ainsi qu'il avait décidé, très tôt, de cultiver son corps en bonne santé. Il s'était inscrit aux séances de culture physique qu'il suivait assidument avec une ardeur peu commune. Dès qu'il avait du temps libre, il faisait de la musculation dans sa cellule.

Vingt années plus tard, ayant dépassé la quarantaine, il conservait un corps de sportif aguerri et une résistance physique à toute épreuve. C'est ainsi qu'il avait réussi à se faire respecter de ses codétenus. Avec ceux-là, au moins, il n'avait pas subi.

Ceux qui avaient imaginé lui imposer leur loi, sous quelque forme que ce soit, avaient été rapidement ramenés à la réalité.

S'il s'intéressait à tout et s'il savait lire et écrire – avec une écriture et une orthographe déprimantes – Gérard n'avait fait aucun effort particulier pour améliorer le piètre niveau de sa culture générale. Il n'avait aucun goût pour la lecture.

Il regardait beaucoup la télévision. Il appréciait les histoires policières, si possible assorties d'une bonne dose de violence. Il aimait aussi le sentiment d'évasion virtuelle que lui procuraient les émissions consacrées au voyage.

À l'exception des nouvelles qu'il écoutait de temps en temps à la radio ou à la télévision, Gérard Cordier n'avait pratiquement pas de relation avec l'extérieur.

Il refusait de voir l'aumônier n'ayant jamais eu le moindre contact avec une quelconque religion, ce qui, à ses yeux, présentait l'intérêt de ne se poser aucune question métaphysique. Il voyait de temps en temps l'assistante sociale et un vieux visiteur de prison mais il n'avait accepté ces contacts que dans l'espoir de pouvoir bénéficier, un jour peut-être, d'une commutation de peine et d'une libération conditionnelle.

Ce fut un matin de printemps, saison qui évoque le renouveau et attise la soif de liberté, que Gérard fit ses comptes pour constater qu'avec l'excellence des notes qui étaient les siennes il pourrait tenter de présenter une demande de commutation de peine. Une libération serait alors envisageable mais il se sentait incapable d'accomplir la tâche de constituer le dossier tout seul.

Très naturellement, il pensa à celui qui fut son défenseur. Il espérait que Maître de Ballencourt ne serait pas trop amer à son égard. Mais, ne s'étaient-ils pas séparés en se promettant réciproquement de « garder le contact » ?

D'ailleurs, après la dernière visite de son avocat à la maison d'arrêt de Versailles, Gérard ne lui avait-il pas marqué sa confiance et surtout sa gratitude ?

Par la suite, il lui avait régulièrement, adressé une petite carte, à l'occasion de l'année nouvelle.

Pour éviter la mise en lumière de son orthographe défaillante, il se limitait au rituel « bonne année », en lettres bâton, qu'il inscrivait sous un dessin qu'il coloriait avec grand soin.

Jamais il n'avait reçu la moindre réponse de celui qui, pourtant, l'avait quitté en s'affirmant décidé à l'aider jusqu'au bout.



## **CHAPITRE 4 :**

Quand la lettre de Gérard Cordier était arrivée ce jour-là, François-Xavier de Ballencourt s'apprêtait à partir au Palais.

Il devait y défendre le fils d'une célèbre actrice, Nicole Zaoui. À la sortie d'une boîte de nuit, ce charmant garçon avait quelque peu insulté les policiers qui l'avaient intercepté à la vue de sa conduite automobile plutôt... sinusoïdale ! Ceci n'était peut-être pas étranger au taux d'alcoolémie révélé par la prise de sang inévitablement pratiquée !

Maître de Ballencourt savait déjà qu'il saurait obtenir la bienveillance du Président Dupin dont il connaissait le vif penchant pour la boisson

Lors d'une des dernières réceptions à laquelle il avait été convié à la mairie de Versailles, il était sorti en même temps que lui et s'était aperçu que le Président titubait.

Il manqua même de se faire renverser par une voiture en traversant l'avenue de Paris, le feu piéton au rouge !!!

François-Xavier l'avait aidé à finir de franchir cette très large avenue. Conscient de l'état du magistrat, il avait proposé de le raccompagner à son domicile. D'une voie pâteuse le président avait refusé cette offre au prétexte que... sa voiture connaissait parfaitement le chemin.

Rencontrant l'intéressé le lendemain au Palais, François-Xavier comprit très vite que celui-ci avait, malgré tout, conservé le souvenir de la soirée de la veille et qu'il en éprouvait la plus grande gêne à son égard.

Il était clair que, désormais, le Président Dupin ne pouvait plus se montrer sévère envers les clients de Maître de Ballencourt dans des affaires de conduite en état d'ivresse !!!

À son arrivée, François-Xavier fut accueilli par une meute de journalistes et de photographes dont les clichés orneraient certainement, dans les jours à venir, la première page des tabloïdes.

Néanmoins, ce n'est pas ce dossier, pourtant médiatique, qui occupait l'esprit de l'avocat mais la missive reçue, ce matin qui émanait de la centrale de Clairvaux et qui portait au dos le nom de son expéditeur : Gérard Cordier.

Habituellement, il traitait son courrier en rentrant à son cabinet, à la fin de la matinée, mais, en l'occurrence, il avait emporté ce pli avec lui.

Cette lettre ravivait chez lui le lourd sentiment de culpabilité qu'il éprouvait depuis longtemps à l'égard de celui à qui il avait juré de ne pas l'oublier.

Gérard avait été son premier client d'assises. Farouchement et contre toute évidence, il avait nié avoir été l'assassin de sa femme. François-Xavier avait vainement tenté de le faire avouer considérant qu'il était beaucoup mieux à même de le défendre en sollicitant l'indulgence de la Cour.

Les circonstances atténuantes ne manquaient pas : une jeunesse difficile sous la coupe d'un père alcoolique et violent qui le poussait à la délinquance pour ramener de l'argent à la maison. S'y ajoutait le comportement de la femme de Gérard qui le trompait presque ouvertement.

Celui-ci refusant de reconnaître les faits, rien de tel n'avait pu être invoqué à sa décharge. S'il avait échappé de peu à la peine de mort, il avait malgré tout pris perpétuité. Le président Chaussard qui obtenait ce qu'il voulait de ses jurés considérait comme un défi personnel les dénégations d'un accusé.

Depuis cette audience qui allait rester ancrée dans sa mémoire comme un déplorable échec, François-Xavier avait reçu régulièrement de touchantes cartes de vœux, maladroitement dessinées et coloriées.

Au moment d'y répondre, il avait toujours eu des tâches plus urgentes ou plus importantes à accomplir ! Après,... il était trop tard !

Il est vrai que la conscience professionnelle de François-Xavier, habituellement exigeante, ne le mettait vraiment pas à l'aise sur ce sujet.

Il ouvrit ce courrier après avoir plaidé pour David Zaoui et en attendant la décision de Monsieur Dupin. Celui-ci voulait montrer à l'assistance qu'il savait prendre le temps de la réflexion.

La lettre était succincte, écrite dans un français et une orthographe très approximatifs. Manifestement, son auteur n'avait pas su profiter, sur ce plan au moins, du bénéfice d'un enseignement qu'il aurait pu recevoir en prison.

Sa signature elle-même n'avait pas évolué. Il se contentait de faire figurer son nom et son prénom d'une écriture toujours aussi chancelante.

Gérard expliquait, à sa façon, qu'il souhaitait présenter un dossier de commutation de peine en vue d'une libération même si elle devait être conditionnelle. Il ne se sentait pas à la hauteur pour le

constituer et il se permettait de s'adresser à celui qui fut son avocat afin de l'y aider.

Dès la lecture terminée, il fut clair et évident pour François-Xavier qu'il prendrait à nouveau en charge la défense de Gérard. Et, même s'il laissait les dossiers de commissions d'office aux jeunes confrères, maintenant rémunérés pour cela par l'État, il assurerait personnellement et gratuitement la défense de Gérard Cordier qui devait certainement manquer de moyens financiers.

Nicole Zaoui avait accompagné son fils au Palais et François-Xavier ne pouvait s'empêcher de se demander si elle était là pour le soutenir ou pour profiter de la présence de la presse pour se rappeler au bon souvenir des journalistes qui semblaient quelque peu l'oublier ces derniers temps. Dans ce métier toute occasion de publicité est à exploiter !

Profitant de l'indulgence indécente qu'il obtint du Président Dupin pour David Zaoui, François-Xavier sollicita de la mère de celui-ci un honoraire prenant largement en compte la gratuité dont il ferait bénéficier Gérard

## **CHAPITRE 5 :**

François-Xavier de Ballencourt était un versaillais « pure souche » un bon nombre de ses ancêtres l'ayant précédé dans la ville royale. Il était le benjamin d'une fratrie de quatre enfants dont trois filles.

Son père, Hubert de Ballencourt médecin généraliste comme son propre père considérait que la meilleure façon d'éduquer était l'exemple. Il avait tout fait pour que son fils prenne sa suite.

François-Xavier s'apprêtait donc à devenir médecin. Néanmoins il avait hérité de son père le goût d'une culture générale développée, plutôt tournée vers les sciences humaines. Il aimait prendre le temps de lire bien d'autres livres que ses manuels scolaires.

Dans cette quête, il ouvrit, un jour, le livre de Maître Albert Naud, avocat et célèbre pénaliste, intitulé « *Les défendre tous* ».

Ce ténor du Barreau y expliquait son goût du prétoire et la nécessité de mettre son talent au service de toutes les causes.

Ce livre, véritable profession de foi, fut, pour François-Xavier, la révélation de la grandeur et des servitudes de la profession d'avocat et il en ressentit une profonde vocation.

Dès lors, au grand dam de son père, il mena ses études jusqu'à l'obtention d'une maîtrise en droit et du certificat d'aptitude à la profession d'avocat.

À un peu plus de vingt-trois ans, il déposait fébrilement son dossier de demande d'admission au Barreau de Versailles.

Ainsi commençait la carrière de celui qui, six mois plus tard, sera commis d'office pour sa première affaire criminelle, celle de Gérard Cordier.

Il était décidé à inonder le monde d'une Justice équitable et sereine. Il était dans la force de l'âge.

Il ne tenait de sa mère que ses yeux du bleu de l'acier et une abondante chevelure blonde dont il avait du mal à dompter les boucles naissantes, ce qui lui donnait un air de chérubin.

En réalité, il avait la robuste constitution de son père et aurait pu entamer une carrière de seconde ligne de rugby. Peut-être son esprit quelque peu individualiste ne l'y avait-il pas incité.

\* \* \*

L'entrée dans la vie professionnelle avait permis à François-Xavier et Amélie d'envisager de se marier.

Ils se connaissaient depuis l'enfance. Elle était blonde et sa mère, Maïté, considérait que des cheveux courts mettaient plus en valeur ses pommettes haut placées soulignant ses yeux du vert de l'Océan—.

Cette fille au caractère enjoué savait, par son allant, communiquer sa joie de vivre. Elle était sportive et participait assidûment aux activités du cercle des nageuses de l'Aviron baïonnette. Elle en portait fièrement les couleurs aux rayures bleues et blanches.

Depuis longtemps les de Ballencourt louaient toujours la même maison, au pays basque où vivaient Amélie et ses parents. Joseph Etchegaray avait connu Hubert de Ballencourt à la faculté de médecine.

Amélie et François-Xavier grandirent ainsi au rythme des retrouvailles d'étés en étés.



Depuis plusieurs saisons, ils avaient quelque peu anticipé l'autorisation du maire et du curé pour se découvrir intimement. C'est ainsi qu'ils avaient fait le serment de partager, pour la vie, leur existence.

Ce fut au mois de juillet 1994, au premier soir des fêtes de Bayonne, qu'ils décidèrent d'annoncer à leurs parents leur décision de se marier ce qui ne surprit ni les uns ni les autres.

Le mariage fut célébré quelques mois plus tard en janvier 1995. Les jeunes époux espéraient que les médisants ne compteraient pas sur leurs doigts en apprenant qu'un enfant était attendu pour le mois de juillet suivant !

## **CHAPITRE 6 :**

François-Xavier avait décidé de se présenter au concours d'éloquence de la Conférence du Stage, réunissant et opposant les avocats stagiaires d'un même barreau. Les jeunes avocats y sont appelés à prononcer des discours sur des sujets aussi variés qu'inattendus. C'est ainsi que, tous les ans, sont désignés, dans l'ordre, trois secrétaires de la conférence du stage.

Quelques mois plus tard, à l'occasion de l'ouverture du concours de l'année suivante, les trois secrétaires prononcent, devant une assistance relevée, des discours qui se veulent tous plus excellents les uns que les autres. Cette cérémonie est intitulée « rentrée solennelle de la conférence du stage ».

C'est dire que les titres de secrétaires, et plus particulièrement de premier secrétaire, sont âprement convoités et que certains trahiraient leur ami le plus

intime pour connaître l'honneur et la gloire d'une telle désignation.

Quelques mois après son mariage, François-Xavier gagnait ce concours de haute lutte.

La cérémonie officielle devait se tenir en juin. Il allait prononcer un discours devant une impressionnante assemblée.

La séance solennelle fut précédée d'un déjeuner réunissant les nouveaux lauréats versaillais, accompagnés de leurs conjoints, et les jeunes lauréats de barreaux étrangers et français. François-Xavier présidait l'une des tables et avait à ses côtés Inès Blanchard, lauréate de la conférence du stage d'Orléans. Il l'avait connue à l'époque où ils étaient tous deux étudiants à Paris. Amélie avait été placée de l'autre côté de la table.

Inès était presque exactement le négatif d'Amélie. Si elles semblaient partager à peu près la même taille, Inès était une brune pulpeuse aux formes arrondies. Ses yeux noisette étaient surmontés de noirs sourcils. Ses paupières et ses lèvres étaient d'une lourdeur marquée par un maquillage accentué. Elle était vêtue d'une jolie robe noire, très près du corps ; le dos était presque nu et un large décolleté mettait en valeur des seins que rien ne retenait.

Manifestement, c'était une femme libre, du genre ostensiblement séductrice. Sa voie était d'une tonalité grave et chaude mais manquait quelque peu de discrétion.

Amélie, ressentit un malaise intense. Elle se trouvait soudain lourde et laide en comparaison de la féminité exacerbée qui émanait d'Inès avec aussi peu de discrétion.

La robe qu'elle avait amoureusement choisie pour l'occasion et qui devait masquer ses rondeurs de future maman, lui paraissait un flasque et affreux sac en comparaison de la robe d'Inès qui mettait ses formes et ses charmes en valeur. François-Xavier ne lui avait même pas présenté cette ancienne condisciple qui avait, peut-être, été bien plus qu'une amie.

Il semblait être entré complètement dans le jeu de la séduction et, de surcroît, de manière suffisamment bruyante pour que les invités ne manquent rien de la scène.

\* \* \*

François-Xavier venait de terminer son brillant discours. Il était un être d'une extrême sensibilité, capable de distiller ses sentiments dans tous les registres de l'éloquence : émotion, révolte, gravité, humour, charme....

Comme tous les êtres sensibles, il avait un profond besoin d'être reconnu, apprécié, aimé et lorsqu'il prenait la parole il éprouvait du plaisir à sentir monter de l'assistance de quoi nourrir ce besoin. C'est dans un état second et une sorte de brouillard cotonneux qu'il reçut les félicitations des plus grands comme des plus humbles de ceux qu'il avait su séduire par le charme de son verbe.

La cérémonie était suivie d'une réception à l'hôtel de ville tout proche. François-Xavier et Amélie, que les félicitations des uns et des autres avaient retardés, arrivèrent au cocktail dans les derniers.

Les salons de l'Hôtel de ville étaient à l'étage du majestueux bâtiment, en face des bureaux de l'État civil. En haut des marches de l'imposant escalier, le brouhaha de la conversation des hôtes vous saisissait presque physiquement.

C'est d'ailleurs physiquement que François-Xavier fut immédiatement happé par les invités qui, à proximité des portes, n'avaient pas encore eu la chance d'atteindre les buffets pris d'assaut par une foule avide de petits fours et de champagne.

Amélie vit ainsi son mari disparaître, comme absorbé par une sorte de calamar géant aux tentacules puissants et manifestement allergiques à l'épouse de sa proie. Mal à l'aise et ne reconnaissant, de loin, que quelques visages, celle-ci se décida à affronter cet